

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 33 (1895)
Heft: 16

Artikel: Favéy et Grognoz : à Yverdon : [suite]
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194898>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE: un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ETRANGER: un an . . . 7 fr. 20

On s'abonne au *Bureau du Conteur*, à Lausanne et aux Bureaux des Postes. — Les abonnements datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet et du 1^{er} octobre.

PRIX DES ANNONCES :

du canton, 15 c., de la Suisse, 20 c.; de l'Étranger, 25 c. la ligne ou son espace.

Le landsturm à la campagne.

Un de nos lecteurs nous envoie les lignes suivantes, dans lesquelles, nous l'espérons, nos braves soldats du landsturm ne voudront bien voir qu'une gaie et innocente boutade :

Huit heures du matin, heure militaire.

Il pleuvait à torrents. Les rues, ravivées par la pluie et remplaçant les coulisses absentes, servaient momentanément de conduits à ces généreuses ondées que M. Falb nous commandait du fin fond des Allemagnes.

Malgré la pluie, malgré le vent, malgré la boue, malgré tout, une animation inconnue jusqu'ici régnait dans le village.

Une compagnie du landsturm allait défilé, et tous accouraient pour admirer, hommes, femmes, enfants.

Les femmes, fort nombreuses, portant socques et jupes de la semaine, mais la *crépine* et la *pélerine* du dimanche, n'approchaient néanmoins qu'avec un brin d'émotion. C'est toujours effrayant, ces uniformes qui rappellent qu'un jour ou l'autre on pourrait bien avoir une guerre.

Ainsi chacun tenait à remercier par sa présence la troupe mâle et allurée qui donnait, ce jour-là, tant d'éclat à ce village et excitait la jalousie des localités voisines : « C'est *ceusses* de *** qui vont bisquer ! » disait-on en se frottant les mains.

Et, pendant que de tous côtés arrivaient des soldats, brassard fédéral à la capote, fusil sur l'épaule, sac au dos, pantalons de toutes couleurs, la Fanchette d'en haut le village et la Fanny du bas du Crêt, solidement campées sur les hanches, se demandaient ce qui valait tant d'honneur à leur commune.

— Ma foi, disait la Fanchette, je crois que c'est la nouvelle église qui nous porte bonheur ; depuis qu'elle est bâtie tout va bien, les enfants sont plus obéissants, plusieurs vieilles filles ont risqué de se marier, les poules font des masses d'œufs, à un franc cinquante la douzaine, et ce n'est pas rien.

— Hé ! répondait la Fanny, je n'aurais jamais pensé à ça ; tu es une toute maline. Ah ! on a raison de dire que tu vois courir le vent. Quant à moi...

— Landsturm, à vos rangs ! crie tout à coup un officier. Un peu vite, s'il vous plaît. Voyons, alignez-vous sur deux rangs ! Ne vous serrez pas tant. Hé ! là-bas, ce gros pansu du milieu du deuxième rang, qui cache toute la queue de la colonne ! Là, ça ne va pas trop mal... A présent : garde à vous, fixe !... Ne bougeons plus !... Qui est-ce qui se gratte, là-bas ?... Attention :

» Sous-officiers et soldats du Landsturm armé, la Confédération a fait de grands sacrifices pour assurer la... la... l'intégrité de notre beau pays, pour protéger nos foyers, notre bétail, nos femmes et nos enfants. C'est pour nous un grand honneur de participer à la défense nationale. Vous avez peu de jours de service, aussi j'espère que vous travaillerez avec ardeur, et que, ce soir, la patrie comptera un bataillon exercé et discipliné de plus, prêt à vaincre ou à mourir !

» Le ciel se montre inclément, de puissantes *carres* nous trempent jusqu'aux os ; mais ça ne fait rien : quand le cœur est chaud, qu'importent les habits mouillés !

» Du reste, nous allons nous diviser en quatre sections, et chacune manœuvrera dans une grange, à la *chotte*. Travaillez, mes enfants, et soyez les dignes fils de Guillaume-Tell ! »

Arrivés dans leurs cantonnements respectifs, nos hommes ont un moment de repos et vont se rafraîchir, chose indispensable pour bien travailler.

Enfin, commence le démontage du fusil. Midi arrive, dîner. Deux heures, reprise des travaux. Cette fois, ce sont de vraies attaques à la baïonnette ; les charges deviennent parfois si vigoureuses, si acharnées, que les baïonnettes restent plantées dans les parois de la grange et ébranlent les *boracles*. Les vaches sautent dans leurs crèches, les chevaux ruent, les rats montent jusqu'au toit.

Quelques femmes s'évanouissent. Les hommes ne disent rien, mais réfléchissent d'autant plus.

Le soir arriva, je ne sais comment. C'était le moment psychologique. Pensez

donc : défilé et inspection, tout comme une armée permanente !

L'inspecteur était là.

Cinq musiciens, soit deux pistons, un bugle, un alto et un baryton, accordés à cinq tons différents, sonnaient une marche inédite.

Les spectateurs étaient dans l'admiration.

Quant aux troupiers, les uns marchaient très droit, les autres comme ils pouvaient ; on ne fait pas toujours ce qu'on veut dans ce monde.

Il n'y eut pas de trainards ; c'était déjà beaucoup, après un parcours de 327 ½ mètres. La section qui se trouvait tout près de l'auberge eut seule une légère observation. On avait décidément trop remarqué de zig-zags et de faux pas. A part cela, la journée avait été bien remplie. Elle se termina par une exhortation engageant les soldats à se souvenir des instructions reçues, et le commandant fit rompre les rangs.

Je ne vous décrirai pas l'animation qui s'en suivit dans la soirée, les litres bus en commun, les chansons qui retentirent, ni les embrassades que les héros du jour reçurent de leurs moitiés ; je me bornerai, en terminant, à dédier à nos futurs défenseurs ce couplet :

Voilà notre beau Landsturm qui passe :
Quel attrait, quel spectacle émouvant !
Il faut que tout cède et que tout casse,
Lorsqu'il marche et bondit en avant !

Ran, tan, plan !

NICHE.

Favey et Grognuz

à Yverdon.

IX

A peine étaient-ils arrivés sur la grande place, qu'ils rencontrèrent successivement de nombreuses personnes à l'air effrayé et courant dans la même direction.

Des portes de l'Exposition sortaient à chaque instant des groupes de dix, vingt, trente visiteurs, s'interrogeant entre eux et regardant de tous côtés.

Soudain, le roulement sourd d'une pompe à incendie, trainée à bras, et traversant la place à grande vitesse, se fit entendre.

— Il y a du feu ! crie Grognuz. Et

s'élançant après la pompe, il veut à toute force prendre place parmi les pompiers, auxquels il offre ses services, tout en les accablant de questions.

— Où est-ce qu'il brûle ? demande-t-il. Est-ce en ville ?... Avez-vous tout ce qu'il faut ?... Trouverons-nous de l'eau là-bas ?... Je veux vous donner un coup de main, nous connaissons ça, nous autres.

— Il n'est pas nécessaire, retirez-vous !

— Je vous demande où il brûle.

— Allez le voir, et fichez-nous la paix !

— Vous mangez-je, de vous demander ça ?

— C'est assez, fit un gros moustachu, en poussant Grognuz de côté.

Et la pompe gagnant du terrain disparut au loin.

Malgré cela, Grognuz courait toujours après. Mais bientôt essoufflé, il s'arrêta, et attendit ses deux compagnons qui suivaient à grands pas.

Le bruit s'était tout à coup répandu que la caserne était en feu ainsi que tout un quartier de la ville. Une forte colonne de fumée obscurcissait le ciel, et l'exposition avait vu disparaître, en moins d'un quart d'heure, tous ses visiteurs.

Et, continuant à se diriger du côté où la foule se portait, Grognuz, encore tout en colère, enfiévré, racontait à ses deux amis l'accueil qui lui avait été fait par les pompiers : « Comment trouvez-vous ces gaillards, monsieur le régent ? disait-il ; je veux m'aider à pousser la pompe, je leur demande où il brûle, et on me donne une bourrée dans l'estomac !... Ah ! tonnerre ! je ne suis pas méchant, mais je vous promets que quand je le rencontrerai celui-là, il aura chaud !... Est-ce comme ça qu'on fait à un brave homme qui veut s'aider dans un malheur ?... »

— Eh bien, M. Grognuz, interrompit l'instituteur, je n'ai pas très bien pu voir ce qui se passait, car au moment où vous rattrapâtes la pompe, je rencontrai un de mes excellents et anciens collègues avec lequel j'échangeai, à la hâte, quelques paroles d'amitié. Mais, voyez-vous, il ne faut pas juger trop sévèrement les choses ; il faut savoir tenir compte des changements considérables et des progrès apportés dans le service du feu depuis quinze ou vingt ans. Dans toutes les localités un peu importantes, il existe un corps de pompiers organisé militairement, et qui, à lui seul, porte les secours. Le grand public ne s'en mêle plus ; il ne lui est pas même permis de s'approcher du lieu du sinistre, qui est entouré par un cordon de gardes du feu. Tout se fait ainsi avec beaucoup plus d'ordre et de promptitude.

— Oui, mais croyez-vous, monsieur le régent, qu'on ne connaisse pas son affaire. J'ai été pendant huit ans capitaine de notre pompe à feu, et les incendies n'allaient pas plus mal. On ne faisait pas tant d'histoires ; on n'avait pas tant de chars, de cordes ni d'échelles ; on ne portait ni casque ni ceinturon, qu'on dirait pardine que ce sont des canonniers qui passent. On allait au feu comme le bon Dieu nous a fait, avec un simple broustou.

La municipalité faisait soumissionner pour fournir les quatre chevaux de la pompe, et la cloche n'avait pas seulement sonné deux ou trois fois qu'on sautait du lit, si c'était pendant la nuit, et que tous les pompiers se trouvaient réunis ensemble. On sortait la pompe de la remise, l'on attelait, mes hommes montaient dessus comme ils pouvaient, et hardi en avant !... Il fallait voir tracer c't'affaire !... Les roues et les fers des chevaux épéluquaient sur le pavé !

Des qu'on arrivait, je faisais l'appet, on détortillait les boyaux, on courait chercher de l'eau avec les seaux et on te pistonnait ça au tout fin.

Et pi, quand tout était grillé et éteint, je refaisais l'appet et je menais tous mes hommes à la pinte pour leur faire boire un bon verre et croustiller un morceau de pain et de fromage.

Je payais l'écot aux frais de la commune et nous repartions tous contents sur la pompe, au grand galop, sans faire tant de bruit.

Et pi, on n'avait pas peur du feu, nous autres, on entrait dans la maison quand même tout canfarait.

— Ça c'est juste, monsieur le régent, mon beau-frère vous dit la pure vérité.

— Je n'en disconviens pas, cher monsieur ; mais autre temps, autres mœurs. Les moyens de sauvetage se sont améliorés du tout au tout ; avec les engins dont on dispose aujourd'hui on fait vraiment des prodiges.

— Eh bien, versez voir, monsieur le régent, interrompit l'avey ; il n'est pas là pour le regarder, car il est ma foi bien amica ce vin. — Santé.

— A la vôtre, messieurs.

Nous avons oublié de dire que cette conversation s'était continuée dans un café, où nos trois amis étaient entrés, après avoir appris sur leur passage que tout se bornait à l'incendie d'un hangar situé dans la banlieue et rempli de fourrage et de bois de chauffage, très rapidement consumés.

— Et pour en revenir à tous ces engins dont vous venez de parler, monsieur le régent, reprit Grognuz, la belle avance !... Pendant qu'ils les montent, qu'ils les vissent, qu'ils les crochent aux toits ou aux fenêtres, nous serions

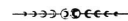
montés et descendus dix fois dans la maison pour sauver les meubles. On l'attrapait ça sur l'épaule, et pi, quand c'était trop lourd, on criait à ceux qui étaient en bas : gare !... Et rau ! en bas la fenêtre !... Que voulez-vous faire d'autre quand tout fricasse ?... On n'a pas le temps de manigancer avec ces échelles à rapponces, ni avec ces grands bougres de sacs où ils enfatent les affaires, qu'ils y mettent même des gens à ce qu'on m'a dit.

Parlez-moi encore du bon vieux temps... Aujourd'hui, comme vous l'avez dit il y a un moment, ces gaillards en casque ne vous laissent pas seulement approcher ; ils vous font comme ils m'ont fait sur la place. Aussi, quel plaisir a-t-on d'aller s'aider dans une incendie... J'en ai assez comme ça et je ne m'en mêle plus.

Tenez, c'est pas pour blaguer, mais je me souviens d'avoir sauvé une grosse tailleuse qui dormait comme une soupe dans une chambre, tout en haut, où les rideaux et la paroi grillaient déjà. « Allez ! levez-vous, Jeannette ! » que je lui crie. Oh ouai ! elle pionçait toujours. Alors, je l'empoigne, en lui disant : « C'est pour vous sauver, voyez-vous pas qu'il brûle ! Mettez-vous vite à cacou et tenez-vous bien !... » Elle commence à churler en criant : « Mes jupes, ma robe, ma crêpine ! » « C'est bon, c'est bon », que je lui dis, et j'attrape tout son bazar, qui était sur une chaise, je file en bas l'escalier, et je la porte dans la maison à côté. Fallait pas marchander, là ! Et pi qu'elle n'était pas légère, la grosse Jeannette, tonnerre !

Alors, vous croyez, monsieur le régent, que j'aurais eu le temps de crocher ce grand sac à la fenêtre, de la fourrer dedans et d'appeler des gens pour venir la racroquer ?... Jamais !...

(A suivre.)



Le buis bénit.

Conte de Pâques.

(Fin)

— C'est lui ! s'écria-t-elle en essayant de se dresser sur son séant, c'est lui, c'est Jacques, vous dis-je. Dieu m'a fait grâce et a voulu que ma résurrection coïncidât avec celle de son fils. Que je suis heureuse !

Ce n'était que le vénérable ecclésiastique qui lui avait fait faire sa première communion si peu d'années auparavant, qui lui apportait l'extrême-onction.

— Allons ! je vois qu'il ne me reste plus qu'à me préparer à aller rejoindre ceux qui m'ont précédée là-haut, dit-elle en accueillant son pasteur avec le sourire que doivent avoir les élus.

— Mon enfant, fit l'abbé plus ému qu'il n'eût tenu à le laisser paraître, tandis que l'enfant de chœur qui l'accompagnait tirait d'un écriin la ouate et les saintes huiles, le sacrement que je vais vous administrer n'a jamais fait mourir personne ; c'est une simple